

CANINES

DU MÊME AUTEUR

L'Évasion de C. B.

ISBN : 978-2-88892-103-5
Copyright © 2010 by Éditions Xenia,
CP 395, 1800 Vevey, Suisse

www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tél. +41 21 921 85 05
skype : xeniabooks

Janus

CANINES

Antipolar

Préface de Charles Poncet

Xenia

*Toute ressemblance
des personnages de ce livre
avec des personnes existantes
ou ayant existé est purement fortuite
et le fruit du hasard.*

PRÉFACE

La tradition d'une écriture sous pseudonyme est bien établie dans la littérature française et elle a d'ailleurs donné lieu à des exégèses délicieuses pour savoir, par exemple, si l'auteur de tel ou tel roman érotique, publié sous un nom d'emprunt, était un homme ou une femme. Du livre qu'il m'a été donné de préfacier sans en connaître l'auteur — expérience nouvelle je l'avoue —, je serais enclin à penser que c'est une main féminine qui a tenu la plume : les allusions à la virilité masculine et les revendications priapiques de l'auteur me paraissent en effet trop fréquentes et appuyées pour qu'on puisse en déduire qu'il s'est agi de donner le change sur le sexe de l'auteur. Peu importe d'ailleurs, car le pseudonyme choisi (« Janus ») montre bien que la personne à laquelle nous devons cet ouvrage, qualifié d'antipolar, est à la fois un écrivain au vrai talent et quelqu'un qui ne supporte pas l'injustice.

Le « roman » n'est pas décrit en vain comme un « anti-polar », car si l'on admet qu'un « polar » est ce qu'on appelait un roman policier en des temps de linguistique plus chaste, un antiroman ne saurait être que le récit d'une réalité, car si l'on parle d'une histoire « romancée », il faut admettre qu'un roman dont l'auteur revendique qu'il est le contraire d'un récit romancé, doit en bonne logique relater des faits qui n'ont rien d'imaginaire.

Diable ! Faudrait-il alors admettre que si Flaubert avait qualifié Madame Bovary d'antiroman, la merveilleuse scène du fiacre eût été autobiographique ? Et on se prend à rêver



des conclusions que n'aurait pas manqué de tirer une critique malintentionnée des passages assez lestes que la littérature de la troisième république réservait à ses lecteurs enthousiastes... Mais trêve de badinerie, car le propos est ici sérieux. Chacun reconnaîtra les faits auxquels Janus fait allusion. Sa plume tremble d'indignation face aux manquements qu'il décrit et son texte s'appuie sur un style posé, une langue bien dominée, une syntaxe parfaite et un goût de l'écriture qui suggère fortement, qu'on me permette de le dire, l'enseignement public du canton du Valais, seul capable probablement d'enseigner encore le français de cette façon-là.

Qu'on lise donc Janus et qu'on le fasse avec plaisir, même si ce qu'il — ou elle — décrit donne froid dans le dos. J'ai ouvert le livre avec une pointe de scepticisme : encore le récit d'une enquête judiciaire mal aboutie, me suis-je dit, mais au bout de quelques pages, je ne pouvais plus m'arrêter. Le talent de l'auteur est remarquable : il (ou elle) sait exposer avec simplicité, la logique est implacable et je ne l'ai pas vu céder à la tentation fréquente d'éluder les faits ou les arguments qui pourraient contredire son propos.

On peut penser que cet ouvrage va faire un certain bruit en terre valaisanne et que nombreux seront les mécontents, qui se reconnaîtront peut-être, malgré les précautions scripturales prises à cet effet.

Au-delà de la polémique, s'il s'en produit une, le livre de Janus vient nous rappeler la fragilité du processus par lequel notre société cherche à identifier les coupables de crimes ou de délits, puis à les punir d'une manière qui soit équitable et juste. Noble tâche s'il en est, l'enquête policière, puis le travail des magistrats qui la supervisent ou la dirigent, est œuvre



fort difficile. Il faut à la fois maîtriser les aspects techniques d'une enquête — et lutter au passage contre la représentation farfelue qu'en donnent les séries télévisées — tout en sachant se garder du parti pris ; ne ménager ni son temps ni sa peine, mais se méfier de la solution qui paraît « logique », car elle est souvent fausse et tout cela dans un climat qui peut devenir difficile à l'occasion.

*Ce « roman » raconte donc l'histoire « imaginaire » d'une recherche difficile de la vérité. Il n'est pas tendre pour celles et ceux qui y ont participé et à bien des égards, il m'a fait penser au chef-d'œuvre de Gilles Perrault *Le pull-over rouge*, livre qui, sans prétendre être un roman, lui, racontait par le menu les erreurs d'une enquête, tout en laissant une légitime ambiguïté sur son résultat, car il peut arriver aussi qu'une enquête mal conduite débouche sur le résultat juste.*

Bonne lecture !

CHARLES PONCET





Le revolver

Quelque part derrière moi, sur la table du salon, se dresse une montagne de films et de romans policiers que je ne regarderai ni ne lirai jamais. Devant moi, sur le bureau, il y a le revolver. Il est chargé. Pas avec des petits pois, c'est certain. Du neuf millimètres. Lorsque j'appuierai sur la détente, ma mort sera nette, propre, sans bavures. Tout le contraire de ma vie. Tout le contraire de ce qui m'a amené à m'asseoir devant ce bureau, le gorge serrée et l'estomac noué.

Tout est prêt.

Pourtant, j'hésite encore à commettre l'irréparable.

Pour gagner du temps, j'ai pris ma plume. Il paraît que c'est une arme bien plus redoutable qu'un revolver. C'est le moment ou jamais qu'elle me le prouve. Sinon, j'en reviendrai à la bonne vieille méthode, celle qui résout tous les problèmes avec un peu de poudre en vous mettant du plomb dans la cervelle pour l'éternité.

L'improbable lecteur de ce texte trouvera mon humour déplacé pour un moment d'une telle gravité. Désagréablement surpris, il conclura au cynisme, dernier rempart contre le désespoir. Moi, je préfère y voir du panache face au néant. Si je suis condamné de toutes façons à tomber dans le vide, autant effectuer quelques cabrioles divertissantes en faisant le plongeon. Ça n'empêche rien, mais ça permet de dire merde au destin qui s'acharne sur moi.

Ultime psychanalyse par l'écrit? Même pas. Psychologiquement, il y a longtemps que j'ai atteint le point de



non-retour. Et je ne pense pas non plus que l'écriture me permette de m'en sortir à la manière du baron Münchhausen, en me tirant moi-même par les cheveux du pétrin dans lequel je me suis mis.

Non, si je m'accroche à la plume, c'est faute de mieux. C'est pour tenter de laisser une trace quelconque, de rayer le vide, de repeindre le vent. Bref, par pure vanité. Et pourtant je ne voudrais pas quitter ce monde à la débandade, laissant les choses à leur sort. Voilà. Lorsque je lâcherai ma plume, de deux choses l'une : soit la nuit m'engloutira, soit j'obtiendrai un autre sursis... pour sombrer dans la nuit plus tard.

J'ai glissé une cartouche d'encre dans ma Montblanc — excusez du peu ! — et préparé une pile de feuilles sur lesquelles je m'affaire à écrire mon histoire, l'histoire d'une obsession. L'histoire d'un crime parfait. Parfait à sa manière, sans commune mesure avec tous les autres crimes prétendument parfaits.

Car le crime vraiment parfait, ce n'est pas ce que l'on croit. On le voit généralement comme l'œuvre d'un esprit brillant, un qui ne laisse rien au hasard, un qui a tout prévu, tout calculé. On croit avoir affaire à un esthète, un génie sachant éviter toutes les bavures, un être presque divin ne laissant pas de traces et opérant avec la précision du scalpel, comme un chirurgien. On voit dans le crime parfait une science exacte basée sur une logique implacable et des lois précises.

Moi aussi, je croyais cela il n'y a pas si longtemps encore, car mon expérience de détective privé m'avait souvent conforté dans cette conviction.

J'ai dû déchanter depuis.

Car tous les auteurs de crimes parfaits que j'ai connus ont



fini par être pris. C'est à se demander s'ils ne font pas exprès d'insérer une clef, un mouchard dans leur dispositif, afin d'être découverts. Afin que le monde soit le témoin de leur génie.

Car à quoi bon un crime parfait s'il n'y a personne pour en goûter la perfection ? Si la seule chose qui permette de soupçonner le crime parfait, c'est l'absence de coupable, voire de crime ?

C'est vexant, tout de même, pour celui qui s'est donné tant de mal ! Il veut que l'on admire sa mécanique si savamment élaborée, si soigneusement mise en place.

Eh bien, au risque de décevoir les éventuels lecteurs de ce testament, le crime parfait, ce n'est pas ça.

Le crime parfait, ce n'est rien qu'une longue chaîne de bavures. Et je ne dis pas ça par goût du paradoxe. Je peux en attester par ma propre expérience.

Imaginons un instant que toutes les bavures du monde se liguent pour former une bourde suprême prenant la forme d'un chapelet : vous avez beau en égrener les perles, son fil vous ramène toujours au point de départ. Eh bien, on en vient à conclure que la création, la vie elle-même n'est rien d'autre qu'une énorme rature, un transit mal digéré du Créateur.

C'est comme si Dieu s'était égaré sur sa propre voie, laissant le monde orphelin et la jetant dans un labyrinthe inextricable, un enchevêtrement sans autre issue que la mort, un dédale où les chemins et la vie ne font rien que tourner en rond autour d'un Minotaure se nourrissant du vide.

Tout ce que je viens de dire, je peux le prouver.

Parce que c'est vraiment arrivé et que c'est ce qui me taraude l'esprit depuis des années.



Je vous parle du calvaire du petit Gianni. Je vous parle d'un crime effroyable que personne ne semble avoir commis et dont personne n'a laissé la clef.

Si j'écris tout ceci à la veille de ma mort probable, c'est que je ne supporte pas l'idée que cette affaire disparaisse avec moi, qu'elle ne laisse aucune trace.

On les retrouvera, ces feuillets, et cela poussera peut-être quelqu'un à agir enfin. A moins qu'on les fasse disparaître comme tout le reste...

Et puis, j'écris pour le gamin.

Il est à l'image de la nouvelle réalité, le gamin. Ses gestes désordonnés, les sons cabossés qu'il produit, c'est le résumé de ce qu'est devenu le monde.

Un monde estropié, ne portant plus que dans ses encoignures sombres, ses revers les plus secrets, un souvenir de vigueur, de coordination, d'insouciance.

Un monde qui s'est blessé lui-même sans le vouloir, un monde coupable de son inconscience.

Sans le vouloir, les hommes ont transformé le moteur bien huilé de la création en une mécanique poussive, un moteur hoquetant, fatigué, qui voit ses composants n'en faire qu'à leur tête au risque de tout faire éclater.

Mais il est temps de mettre fin à ces considérations stériles pour passer à l'essentiel : La preuve de la perfection par l'imperfection. Oh, je vais être très précis dans la description de la montagne d'imprécisions qui m'a enseveli. Et peut-être qu'en repassant tout ça en revue une dernière fois... un indice, une piste... qui sait ?



Gianni

Tout a commencé un jour de février 2002. Je me trouvais en ville, attablé dans un restaurant donnant sur la rue principale. Dehors, il faisait un froid de canard. J'avais commandé un café et déplié le journal que j'avais raflé en passant, à l'entrée. Ce qui m'a tout de suite frappé, avant même que je me penche sur la rubrique des chiens crevés — ma préférée ! — c'était la photo d'un garçonnet de quelque sept ans au teint basané, aux yeux aussi noirs que la nuit. Mais que lui était-il arrivé, à ce gosse, pour qu'il ait l'honneur de la première page du canard local ?

J'ai dévoré l'article en sirotant distraitement mon café. On y décrivait par le menu les sévices subis par l'enfant en question qui semblait avoir été victime d'un pédophile. On l'avait retrouvé les pantalons sur les chevilles, le pull-over retroussé et la tête enfouie dans la neige. Son corps était recouvert de striures et de bleus. Le salaud qui avait fait ça semblait s'être acharné de manière particulièrement sadique. Dans le voisinage, personne n'avait rien vu et la police lançait un appel aux éventuels témoins de passage. Au moment de la mise sous presse, le pauvre être se trouvait à l'hôpital universitaire dans un état désespéré, probablement avec des lésions irréversibles au cerveau.

Mon regard a glissé de nouveau vers le visage du mioche, dont les yeux reflétaient une sorte de mélancolie et dont les traits émaciés faisaient penser à ces petits mendiants faméliques des rues d'Alger ou de Marrakech.



Je ne sais pourquoi, mais cette photographie exerçait une étrange fascination sur moi, un effet que je ne parvenais pas à m'expliquer. Le drame subi était une chose, la magie propre à l'image en était une autre. J'y lisais comme un appel muet, un cri de détresse étouffé qui me pénétrait l'esprit et me maintenait dans une sorte de transe. Ce n'est que lorsque j'ai senti quelque chose frôler mes jambes que je suis sorti de ma torpeur.

Je me suis penché et me suis retrouvé nez à nez avec un chien, une espèce de bâtard au pelage sombre dont les yeux quémandaient quelque nourriture. D'où pouvait-il bien venir? Pour m'en débarrasser, je lui ai tendu un reste de croissant qui traînait et qu'il a ingurgité presque sans mâcher. C'est que j'ai toujours été charitable avec les créatures, humaines ou pas. Un résidu de civilisation que je tiens à préserver dans ce monde de rustauds.

Moi, pourtant, personne ne m'a jeté un croissant ou un os, par la suite. Tout ce que l'on m'a livré en pâture s'est avéré être du vent. Essayez donc de ronger le vent, rien que pour voir! Vous vous y casserez les dents...

Je me souviens aussi m'être dit, en me levant de ma chaise, que le clébard avait le même regard triste et implorant que le gamin sur la photo.

En retournant à ma voiture et durant tout le trajet qui a suivi, je me demandais pourquoi l'image du mioche continuait à me hanter. Jusque-là, j'avais plutôt été du genre observateur distant, histoire de ne pas être dévoré par les drames auxquels j'étais confronté en raison de ma profession. Or, là, mon épaisse couche de protection semblait



s'être dissoute et une écharde inconnue et douloureuse s'était fichée dans mon cœur.

J'ai essayé de chasser ce sentiment désagréable, mais il continuait de me ronger de l'intérieur, tapi dans les recoins sombres de mon être.

Durant les semaines qui ont suivi, cette démangeaison a fait mine de s'estomper quelque peu. Mon esprit était accaparé par la surveillance rocambolesque d'un mari infidèle qui se croyait particulièrement malin parce qu'il avait logé son amante dans un pensionnat pour jeunes filles catholiques, puis par une affaire d'abus d'assurance invalidité impliquant un paraplégique qui, la nuit, menait la bamboula avec toutes ses voisines. Mais sitôt que mon cerveau se mettait au repos, ça remontait à la surface et ne voulait plus me quitter.

C'en devenait préoccupant. J'en perdais mon humour cordial — certains auraient dit grossier, mais je m'en fichais — et le détachement qui faisait ma force.

Le métier de détective privé m'avait pourtant convenu comme un gant, jusque-là, puisqu'il me permettait d'être au milieu de la fange sans en subir les éclaboussures. J'étais comme un scaphandrier épiant les requins à l'abri d'une bonne grille d'acier. Je consignais, muni des instruments les plus sophistiqués, les comportements inavouables de mes congénères. Et je puis vous dire que mon penchant pour le voyeurisme y trouvait son compte ! J'immortalisais, planqué derrière un téléobjectif surpuissant, le patron gras-souillet qui culbutait sa secrétaire sur son bureau en suant comme un porc et se croyait à l'abri au dernier étage de son immeuble. Je suivais le déhanchement du député déambu-



lant en porte-jarretelles et bas de soie devant son amant, qui salivait à l'idée de se taper un notable marié transformé en salope. Je traquais le soi-disant invalide qui, le samedi, trimballait des sacs de ciment de cinquante kilos sans se soucier de sa colonne vertébrale sclérosée.

Mais je m'en tenais toujours au rôle du spectateur. Les acteurs étaient de l'autre côté de la lorgnette. Ils me faisaient l'effet d'êtres dénués de volonté propre, de pauvres pantins désarticulés dont j'épiais les moindres faits et gestes. Et le monde n'était qu'un kaléidoscope qui faisait valser les formes et les couleurs à distance respectable de mon œil.

Quant à moi, j'avais l'impression d'avoir le contrôle de tout, et surtout de moi-même. Une qualité indispensable, pour un limier de mon acabit. J'étais un vrai professionnel, de ceux à qui on ne la fait pas. C'était grisant, j'en conviens, j'avais l'impression d'observer du ciel une sorte de paysage miniature et de pouvoir modeler les destins qui s'y jouaient par un léger mouvement du doigt.

Ah, c'étaient les grandes années, remplies de frissons, d'adrénaline, de passion !

Et puis un jour, le ressort s'est cassé. Quand je dis « cassé », ce n'est pas tout à fait juste. En vérité, il s'est plutôt détendu peu à peu, sans que je n'en prenne vraiment conscience.

Moi qui avais d'habitude les sens aux aguets avant même d'être réveillé, le matin, je me surprénais de plus en plus souvent à vouloir rester au lit, à refuser d'affronter la journée. Les longues heures de surveillance et de guet me semblaient de plus en plus fastidieuses, les cabrioles de mes



congénères dénuées d'intérêt. En vérité, j'avais fait le tour du problème humain. Tout était devenu trop prévisible. Je manquais de nourritures inconnues, d'impulsions inédites, je m'épuisais à tourner en rond.

Mais puisqu'il fallait bien gagner sa croûte pour faire chauffer la marmite de Babette, ma pas si tendre moitié, je continuais, un peu comme un automate que l'on a trop remonté pour qu'il s'arrête au bon moment. J'étais, certes, plus détaché que jamais, mais d'une autre manière, dévastatrice et désespérante, car j'avais l'impression de faire du surplace, d'aligner les pièces identiques d'un puzzle monochrome.

C'est peut-être en raison de ce sentiment de profond ennui que la photo du petit Gianni m'a paru d'emblée comme une révélation, comme la promesse d'une rédemption possible. Pourtant, aucun élément du réel ne venait corroborer cette impression. J'avais entraperçu, dans un journal, l'image d'un enfant abusé, voilà tout. D'ailleurs, j'en avais vu de bien pires dans ma carrière, des cadavres horriblement mutilés, des membres arrachés, des visages brûlés au vitriol, toute la panoplie des horreurs propres au genre humain.

Pourtant le visage du petit Gianni, lui, n'a pas buté comme ces visions d'horreur sur le mur de ma placidité. Tel un fantôme, il est passé au travers de mes défenses. Puis il est resté niché au fond de ma conscience, prêt à refaire surface à la moindre occasion. Je ne savais si je devais m'en réjouir où m'en inquiéter. D'un côté, ce phénomène représentait enfin un élément nouveau, quelque chose que je traquais depuis des années. De l'autre, il me remplissait d'une sourde inquiétude et pesait d'un poids désagréable sur mon estomac.



Babette

J'ai vécu quelques semaines avec ce tiraillement incompréhensible lorsqu'un jour, dans une gare, mon regard est tombé sur les gros titres d'un kiosque :

DRAME DU PETIT GIANNI : LE CHAUFFEUR DU BUS SCOLAIRE SOUPÇONNÉ

Avait-on vraiment réussi à mettre le grappin sur le coupable ? J'ai aussitôt acheté le journal et lu l'article avec une hâte et une attention inhabituelles. La lecture m'a laissé sur ma faim. Si le chauffeur était bien le méga-salaud, il apparaissait d'une banalité déconcertante. Mon instinct m'a dit d'emblée que ce ne pouvait être lui.

Évidemment, l'insignifiance du bonhomme, chauffeur de bus postal et père de famille sans histoires, n'était pas un alibi recevable. Le docteur Mengele, que tout le monde a recherché sous les traits d'un monstre, était bien passé inaperçu pendant des décennies dans son exil argentin grâce à la banalité de sa nouvelle existence petite-bourgeoise. Le mal, je le savais trop bien, ne revêt que très rarement ses habits les plus solennels. Il préfère se glisser dans ce qu'il y a de plus commun, de plus anodin, dans le bien même, pour frapper à l'improviste. Car en vérité, le diable n'est qu'une projection humaine servant à rassurer les esprits mineurs et les craintifs.

Un bon gros diable bien effrayant avec cornes, fourche,



pieds de bouc et tout le tralala, ça rassure, car c'est facilement identifiable. Ça se voit venir de loin, ça fait un bruit d'enfer, ça sent le soufre et enflamme l'horizon. On a le temps de se retourner, de prendre ses dispositions. C'est tout autre chose avec les diables invisibles camouflés par l'habitude, la trivialité, la bonhomie même. Ceux-là vous prennent en traîtres, au moment où vous vous y attendez le moins et baissez la garde.

Pourtant, le chauffeur de car ne me semblait pas correspondre à cette catégorie. En premier lieu, les indices étaient d'une minceur étonnante et semblaient plutôt dus au désarroi des parents de la victime, qui cherchaient une explication à l'inexplicable, puis à la médisance et aux ragots qui s'étaient greffés par-dessus. Il fallait absolument un coupable, alors on se l'inventait, quitte à ce que les foudres de la justice frappent un innocent.

Certes, je pouvais me tromper. Dans la vie, même les choses les plus probables, les plus évidentes sont possibles, et le probable est vrai dans l'immense majorité des cas. C'est notre esprit qui se focalise sur l'extraordinaire et le grossit démesurément en oubliant qu'il est avant tout extraordinairement rare.

Dans le cas de ce chauffeur, pourtant, mon instinct me répétait que le plus sévère châtement qu'il méritât restait la bonne vieille contravention pour avoir mal parké son bahut. Et il n'avait pas l'habitude de se tromper, mon sixième sens. Il était même si fiable que j'avais fini, dans certaines situations, par lui accorder plus d'oreille qu'à la raison.

Et puis il y avait autre chose, quelque chose de nouveau, un sentiment qui ne relevait pas du pur instinct, mais du



désir inavoué. En vérité, je souhaitais de tout mon cœur que ce pauvre chauffeur ne soit pas le coupable, car le véritable abuseur, je me le réservais. Oui, à y repenser, c'est à ce moment précis que j'ai commencé à en faire une affaire personnelle, de l'histoire du petit Gianni! Oh! pas par altruisme, non: l'ambition professionnelle, la vanité y tenaient la plus grande part. Voilà enfin, me disais-je, un défi qui paraît à la mesure de mon expérience et de mon talent. Je sentais confusément que je tenais l'enquête sur laquelle allait se jouer mon destin, *le cas de ma vie*, celui qui allait requinquer mes neurones et redonner un sens à mon existence.

A partir de cet instant-là, je me suis mis à rassembler tout ce que je trouvais sur cette affaire: articles, commentaires, enregistrements d'émissions télé et radio... Tous les jours, j'épluchais la toile, imprimais les pages significatives et les épingleais sur la paroi boisée de mon bureau.

Si bien que le jour où, vers la fin avril, le téléphone a sonné pour m'annoncer l'avocat des parents du petit Gianni — un gars que je connaissais vaguement pour l'avoir côtoyé dans le cadre d'autres dossiers —, je n'ai pas ressenti de surprise, mais au contraire l'impression d'une parfaite continuité. Cette affaire, j'y étais jusqu'au cou depuis des semaines et cet appel me paraissait parfaitement logique et, comment dire?, attendu. L'avocat, un certain Gallet, m'a fixé rendez-vous le lendemain à son bureau, en fin de matinée.

Ce soir-là, à table, Babette a dû remarquer quelque chose de changé dans mon comportement.

« T'as un problème?, qu'elle a lancé.



— Un problème ? Non.

— Eh bien, t'en as pas l'air.

— Je t'assure...

— Bah, je te connais, toi et tes affaires, qu'elle a grommelé. Ça faisait quelque temps que t'étais redevenu normal, mais là, t'as de nouveau le regard du gars qui croit voir Dieu sait quoi derrière les affaires du monde.

— Mais puisque je te dis...

— Tu me dis quoi ? Moi, tu me la fais pas, m'a-t-elle interrompu, je te connais comme si je t'avais fait. Je vois bien que t'es reparti dans un de tes délires à la manque et c'est encore Babette qui va devoir essuyer les plâtres. »

Après quoi elle a débarrassé la table pour retourner devant son téléviseur et s'enfiler un nouvel épisode de *Hawaii, police d'État*.

Quant à moi, j'ai pesté contre l'intuition féminine comme jamais auparavant. Le sixième sens, chez la plupart des femmes, n'est autre qu'un sens aigu du conformisme social. Le type normal, à leurs yeux, a) est proche de la dépression, b) rase les murs, c) réduit son horizon à la pure matérialité des choses et d) saupoudre la morosité de sa vie d'une pincée de sentimentalisme pour plaire à madame ! Essayez de déployer vos ailes et votre bourgeoise s'empressera de vous les couper vite fait. Le grand paradoxe, avec ces dames-là, c'est qu'elles rêvent toute leur vie d'un aigle royal, mais dès qu'elles en ont attrapé un, elles le transforment en poulet plumé.

Faut dire qu'un aigle, ça donne le vertige, alors qu'un poulet plumé, c'est rassurant, puisque ça bouge peu, se laisse enfermer et passe à la casserole sans rechigner. Même



si, pour s'envoyer en l'air, c'est moins enivrant qu'un vol à dos de rapace. Voilà qui devait être dit. Et pan ! dans la tronche à Babette, pour une fois !

Je dois avouer qu'avec cette arme chargée sur la table devant moi, je me sens le courage d'un vieux gladiateur avant d'entrer dans l'arène. Ça rassure, la mort à portée de main, quand un homme décide après des décennies de dire toute la vérité, rien que la vérité sur sa vie, la vraie. Car la vraie vie d'un homme, elle est là où il a creusé son trou et gravé son empreinte. Elle laisse moins de traces sur la crosse de son revolver que dans l'usure de ses pantoufles ou dans les coussins avachis de son fauteuil télé. Or, ce qui constitue la tonalité et la cadence de ma vie à moi, ce ne sont pas les rencontres étonnantes ni les décharges d'adrénaline que me procure mon métier. Pas même les longues heures de filature ou les interminables séances de paperasserie. Non : la vérité de ma vie, c'est mon immémoriale et contrariante alliance avec Babette.

Je hume le canon luisant du 9 mm, ose un coup d'œil prudent dans son trou béant — ce que le tireur chevronné, d'ordinaire, ne ferait jamais — et rectifie ce que je viens d'écrire : non, la mort prochaine ne rassure pas. Elle inspire ! Elle dicte ! Elle guide votre main qui s'affaire toute seule comme celle d'un médium en transe. Et voici ce qu'elle m'intime d'écrire : oui, il y a la tragédie du petit Gianni. Oui, il y a cette injustice collective criante, cette chaîne de lâchetés qui me fait douter du genre humain. Oui, mon obstination dans cette affaire a surpassé depuis belle lurette les énergies de l'ambition la plus effrénée. Mais par-delà la



tragédie, par-delà l'injustice, par-delà l'obstination, quel est cet aiguillon qui m'a poussé au bord du gouffre noir où me guettent dix grammes de plomb ? Avouons-le ici, sous la double pression (bien inégale) du canon et de ma vaine intégrité : le mobile de cette quête effrénée de vérité, comme de tout acte héroïque du reste, n'est autre que le désespoir. Comme tout mobile, celui-ci mérite d'être consigné et pris en compte.

Voilà le pourquoi de cette irruption féminine incongrue, en schlaps et fichu, dans mon récit de violence et de sang. Babette mise à nu, disséquée dans son intimité, révélée au grand public dans toute sa trivialité. Ah, je me sens envahi par un doux sentiment de revanche. C'est qu'elle m'en a fait baver, ma bourgeoise : ce n'est que justice si un peu de fiel lui retombe dessus. Et comme elle a voulu faire de moi un poulet plumé, c'est par la plume que je me venge.

Je consigne donc ici le portrait d'une sadique solidement campée sur ses jambes velues et retranchée derrière ses lunettes en corne noire. Une spécialiste de la guerre d'usure, de la torture psychologique. Une mise impeccable et une voix de miel lors de nos rares sorties dans le monde, mais une mégère cruelle et débraillée entre les quatre murs de son royaume. Une femme constamment en chantier, Babette, un castor en peignoir. Toujours le vernis, le rouge et la cire à épiler à portée de main, la chevelure éternellement en papillotes, et partant jamais rien d'achevé dans son allure. Elle en reste à l'intention affichée, se pomponne sans cesse pour une occasion qui ne vient jamais. Le message est clair : l'homme qui partage son intérieur n'en mérite pas davantage.



Quand ai-je fauté? Comment? Sans doute la réalité de mon travail — et de mon compte en banque — ne correspondait-elle pas à l'idée que lui en donnaient ses sempiternelles séries. Sans doute étais-je aussi généreux de mon temps sur le terrain, de planque stérile en recherche foireuse, qu'avare à domicile. Sans doute ai-je eu deux ou trois contacts trop rapprochés avec des clientes que sa truffe sans pitié a dû flairer... Mes tiroirs regorgent de pièces à conviction — mais elle ne songe même pas à les brandir! Elle s'est cantonnée à une terreur imparable, secrète et silencieuse.

Son reproche muet me fait comprendre qu'elle pourrait enfin tomber ses papillotes si je devenais un autre, que la femme attirante qu'elle a été pourrait reparaître comme Cendrillon au bal du prince si je consentais enfin à lui offrir un sort digne d'elle, si je lui donnais je ne sais quelle preuve d'allégeance.

En définitive, il aurait suffi que je me laisse castrer pour qu'elle accepte de me faire bander! Mais comme j'avais décidé de conserver, autant que possible, ma fierté de mâle, elle m'a fait une grève du sexe continuelle et se connectait à son téléviseur pour compenser. Quant à moi, j'ai compensé également, à ma manière, en allant fourrer mon nez avec une passion croissante dans les affaires intimes des autres.

Pourtant, elle n'avait pas toujours été comme ça, Babette. Je me souviens de notre première rencontre, au sommet d'un glacier, à plus de trois mille mètres. C'est qu'elle était sportive, Babette-née-Roberte, en ces temps-là, et qu'elle avait à cœur de remuer son popotin. On était vivants, en ces temps-là, Babette et moi, notre existence avait un but et la



direction était claire : toujours plus haut, toujours plus près du septième ciel.

Arrivé, tout suant, au sommet du glacier, je suis immédiatement tombé sous le charme de cette femme qui, crinière au vent, symbolisait alors pour moi la liberté, l'évasion, l'aventure. Nous étions seuls au monde et triomphants sur le toit du monde, comme deux dieux de l'Olympe.

Pour créer le premier contact, je lui ai offert la moitié d'une pomme que j'avais tirée de mon sac. Souriant de ma timidité, elle a gracieusement accepté de croquer ce premier fruit avec moi, un fruit qui n'était pas encore défendu... par l'usure. C'était du temps où elle avait la bougeotte, où elle allait dans le monde, partait à la découverte de vastes territoires à explorer, curieuse de tout expérimenter, toucher, goûter. Elle avait encore les sens en éveil, alors.

Désormais, au lieu d'aller à la rencontre du monde, elle le laisse venir à elle tous les soirs, par écran interposé. Elle ne semble plus éprouver le besoin d'expérimenter les choses de la vie, il lui suffit de voir d'autres s'en charger à sa place. C'est plus confortable. La pomme que nous croquions ensemble à pleines dents a fait place au plaisir solitaire des pâtes de fruits bâfrées mécaniquement. Or, ce plaisir-là ne favorisant ni la forme ni l'esthétique, elle a fini par ressembler elle-même à une poire confite. Au fur et à mesure que ses contours se dilataient, la silhouette jadis aimée s'estompaît au profit d'un être qui m'était étranger. Et dont j'avais d'autant plus de peine à satisfaire les aspirations.

Mais la rancœur m'égare. Elle en aurait sans doute autant et bien plus à déballer à mon sujet sous la sollicitude amicale et muette d'un revolver. La seule différence entre



nous, c'est qu'elle, elle ne recourra jamais aux services d'un tel confesseur.

La parenthèse est close ! Que ceci soit considéré, lu et archivé comme ma déclaration de conflit d'intérêts dans l'affaire qui nous occupe. Or, si je ne veux pas différer ma mort jusqu'à la nuit des temps (admirable sarcasme), il me faut revenir à l'objet central de mes préoccupations.



Des gens simples

Le lendemain de l'entretien téléphonique avec l'avocat, je me suis rendu comme convenu à son étude, sise dans une rue huppée de la ville. L'avocat m'a accueilli dans l'anti-chambre comme un vieil ami en me tutoyant. Puis, me tapotant l'épaule d'une manière irritante, il m'a fait entrer dans son bureau où attendaient deux personnes : un homme et une femme. J'ai tout de suite compris que ce devaient être les parents de Gianni.

La femme dégageait une grande douceur, couplée avec une force de caractère et une détermination dignes d'une lionne défendant son petit. L'homme, lui, donnait l'impression d'une profonde timidité. Il était de ces gens discrets qui tentent, en passant inaperçus, de ne jamais se retrouver dans le collimateur des puissants de ce monde, ceux qui décident si l'assiette de l'ouvrier sera garnie ou non le lendemain.

Ayant sacrifié au rite des présentations, je leur ai serré la main et me suis assis.

L'avocat, imbu de sa fonction comme seuls peuvent l'être les bavards de province, avait les manières aussi huileuses que sa chevelure, au point qu'il paraissait sortir tout droit d'une boîte de sardines. Il a commencé par quelques salamalescs sans importance, puis, voyant le profond ennui qui se répandait sur mon visage, il en est venu au fait avec une précipitation maladroite.

« Cher Jack, m'a-t-il dit, les gens que tu vois là ont besoin de toi. »



J'ai évidemment feint de ne pas savoir de quoi il en retournait.

Voyant le point d'interrogation qui ondoyait de mon front jusqu'à ma bouche, il a repris : « L'affaire du petit Gianni ». Silence. « Celui qui a été abusé par un pédophile.

— J'ai vaguement vu ça dans les journaux », ai-je lâché, l'air faussement détaché. « Mais si j'ai bien compris, on a trouvé le coupable. »

A ces mots, il s'est penché vers moi, me soufflant d'un ton confidentiel : « Le chauffeur ? Impossible que ce soit lui. Il a un alibi gros comme le bras. De plus, ce n'est pas le genre de type à faire une chose pareille. »

En l'occurrence, j'étais d'accord avec lui.

« Et qu'est-ce que vous attendez de moi ? », ai-je demandé.

A ce moment, la mère a pris la parole : « Monsieur, nous sommes de pauvres gens venus du sud et n'avons jamais rien fait à personne » — Ça, c'était évident ! — « mais nous sommes victimes d'une machination. J'ai l'impression que tout le monde connaît le coupable, par ici, mais que personne n'ose rien dire ».

C'était plausible.

« Et qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Mon bon monsieur, on ne retrouve pas un enfant nu, à moitié enfoui dans la neige et le corps couvert de marques sans que personne n'y ait contribué. »

Ah, ça...

Elle s'est levée, m'a saisi les mains et, les yeux dans les yeux, le regard embué, elle m'a dit : « Nous avons besoin de



vous. Il nous faut un enquêteur privé, car l'enquête officielle traîne et je n'ai plus confiance dans la police. »

Ce regard m'a transpercé de bout en bout, je l'avoue. Je suis pourtant un dur à cuire, mais la détresse d'une mère dont l'enfant a été abusé par un parfait salaud, c'était quand-même autre chose que les simagrées des truands à la petite semaine et des hypocrites auxquels j'étais confronté d'habitude.

Elle m'a serré encore plus fort les mains et m'a dit, avec toute la souffrance du monde dans la voix : « Promettez-moi de retrouver le monstre qui a fait ça ! »

Et moi, comme soudain privé de tout système immunitaire, j'ai promis !

« Je le trouverai. Vous pouvez compter sur moi. »

Ah, les promesses, ça rend surtout malheureux les imbéciles qui les font.

La dame m'a pris dans ses bras en sanglotant. Moi, je me tenais là, tétanisé par l'embarras. Finalement je lui ai gentiment tapoté l'épaule et m'en suis défait à coups de « ça ira, ça ira, on va s'en occuper... ».

Soulagée, le regard rempli de gratitude, elle est allée se rasseoir.

Le père, lui, m'a simplement serré la main sans rien dire.

J'étais presque soulagé que Sardine-à-l'huile interrompe ce moment d'émotion en reprenant la parole pour évoquer des questions basement matérielles.

« Puis-je savoir quelles sont tes prétentions salariales ? Les moyens de monsieur et madame Gerardi sont assez restreints. »



Il fallait s'y attendre. Mais l'argent m'importait peu dans cette affaire. Je m'en serais même occupé pour rien, de leur malheur.

Je leur ai donc demandé combien ils pouvaient mettre et leur ai annoncé que je ferais mon enquête pour la moitié de cette somme-là. C'est qu'il faut savoir être grand seigneur dans les grandes occasions comme celle-ci.

Rebelote d'embrassades et de remerciements muets.

Puis j'ai demandé à l'avocat de me transmettre tous les dossiers de l'affaire et c'est chargé comme un mulet, mais avec l'exaltation d'un Don Quichotte à la vue de son premier moulin que j'ai quitté l'étude.

Le pédophile n'avait qu'à bien se tenir, car je n'étais pas du genre à lâcher mon os !

Arrivé à la maison, j'ai constaté, non pas que Babette avait changé de place, ça non, mais qu'elle était passée à un autre registre de la criminologie télévisuelle, puisque c'est vautrée devant Hercule Poirot qu'elle faisait craquer les chips entre ses dents.

« Je vois que le niveau est monté » que j'ai soufflé en passant.

Et Babette, venimeuse, de me répondre avec toute l'élégance que lui inspirait le petit écran : « Mais casse-toi, détective à la manque ! » Et elle a ajouté avec, je dois l'avouer, un à propos que je ne lui connaissais pas, qu'entre un Poirot et un poivrot, son choix était vite fait.

Sapristi ! Si Babette commençait à faire de l'esprit, il ne me restait qu'à me réfugier au plus vite dans mon bureau.

Après avoir fermé la porte derrière moi, j'ai commencé



à potasser la pile que l'avocat m'avait transmise. Il y avait à boire et à manger, là-dedans, mais il y manquait pas mal d'éléments que je me faisais fort de compléter par un travail minutieux sur le terrain. Le plus gênant, c'était que j'arrivais assez tard sur le coup. L'agression avait eu lieu en février et on était déjà fin avril. Cela signifiait que certaines pistes s'étaient sacrément refroidies. Pour une affaire comme celle-là, c'était comme si je devais retourner creuser dans le néolithique pour savoir comment Hibernatus avait perdu la vie... Heureusement que je pouvais compter non seulement sur le dossier de l'avocat, mais aussi sur mon sens de la déduction et de l'observation. Ce que la police n'avait pas vu ou pas voulu voir, j'allais le déceler, je n'avais aucun doute là-dessus.

Pour ne rien laisser au hasard, j'ai tenté de prendre contact avec le suspect que les parents Gerardi, la rumeur publique et l'officialité avaient désigné. Rien à faire, il était injoignable et son téléphone ne sonnait pas même occupé. La ligne semblait tout simplement éteinte.

De guerre lasse, je me suis décidé d'aller le trouver, là-haut, dans son village de montagne où le drame avait eu lieu. Dès le lendemain soir, j'ai sauté dans ma voiture et me suis mis à gravir les serpentins qui m'élevaient peu à peu au-dessus de la mer de lumières qui s'étalait à mes pieds.

Arrivé au village, j'ai dû demander mon chemin à plusieurs reprises. C'est qu'à chaque fois, au simple énoncé du nom du chauffeur, les visages se fermaient et les gens tournaient les talons sans demander leur reste.

« Charmant pays », que je me suis dit.



Finalement, une bonne âme a tout de même bien voulu m'indiquer la route.

Ayant garé la voiture, j'ai escaladé les quelques marches qui conduisaient à la maison dont les fenêtres étaient éclairées.

J'ai sonné dans le vide pendant une éternité. Enfin, quelqu'un a daigné s'inquiéter de ma présence. Une lumière s'est allumée sur le palier et l'on a entrebâillé la porte.

« Qu'est-ce que vous me voulez? Foutez-moi le camp d'ici! » — Et la porte de se refermer aussitôt.

Pas commode, le bougre! Mais je pouvais le comprendre. Il devait en avoir eu son lot de journalistes et de questions. J'ai encore tenté de frapper à la fenêtre en criant bien fort que je n'étais pas journaliste, que je croyais à son innocence et que j'aurais juste eu besoin de quelques informations. Rien à faire. La bicoque n'était plus qu'un coquillage fermé.

J'allais souvent me trouver face à de telles situations dans les mois à venir. Mais ça, je ne le savais pas encore.

Je suis donc reparti en me disant que ce n'était pas trop grave. J'étais convaincu que son innocence allait être établie sous peu.

C'est en effet ce qui s'est passé quelques jours plus tard.

J'étais en train d'étudier les multiples dossiers qui s'étaient accumulés sur mon bureau, et dont le nombre augmentait chaque jour, lorsque le téléphone a sonné. C'était l'avocat.

« Ça y est, l'alibi du chauffeur de bus postal a été passé au peigne fin. Il est béton, comme je le prévoyais. A l'heure de l'agression, il était assis bien sagement au volant de son bus. Des dizaines de passagers l'ont confirmé. Après, il a passé

